

HISTOIRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



134

1810

1810



1810

1810

HISTOIRE
DES PRINCES

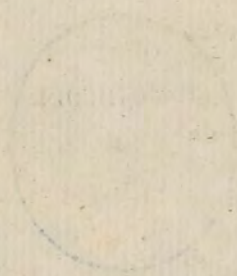
D U

SANG FRANÇOIS,
ET DES
REINES DE FRANCE.



A PARIS,
L'an second de la liberté.

1790.



HISTOIRE

DES PRINCES

D U

SANG FRANÇOIS.

DANS cette multitude de pamphlets dont les auteurs ténébreux, soudoyés par l'aristocratie, injurient les défenseurs de la liberté, sans oser se nommer, ni signer leurs apologies de l'esclavage, il n'en est pas un où l'on ne s'appitoye sur le sort *des princes du sang*, et où l'on ne fasse envisager leur fuite comme une honte éternelle pour la France. Ceux-ci, de leur côté, investis des bas valets, qui les ont toujours trompés et volés, se persuadent que leur existence est

un besoin , pour la nation françoise ,
 qui a eu la bonhomie de s'épuiser
 pour leur faire un sort plus brillant ,
 même que celui de plusieurs rois
 de l'Europe. On se rappelle avec
 quelle hauteur insultante leur mé-
 moire étoit écrit , et combien il eût
 excité l'indignation , si la platitude
 repoussante avec laquelle il étoit re-
 digé n'eut excité le dégoût. (1) Der-
 nièrement encore l'on a vu le prince

(1) C'est à l'occasion de ce plat mémoire
 que l'on fit ce joli couplet sur l'air : *Que
 ma voisine es-tu fâchée ?*

Le Quiuntor sérénissime
 Perd pour jamais
 L'amour , le respect et l'estime ,
 Des cœurs françois :
 Mais il aura ses écuries ,
 Ses bas valets ,
 Ses chiens , ses capitaineries ,
 Et nos sifflets.

de Condé nous dire dans une lettre où il parloit de ses *droits*, et de ses *vassaux*, qu'il ne reviendrait en France que, lorsqu'il pourroit y rentrer avec *honneur* c. à d. apparemment le fer à la main, à la tête d'une horde de brigands Sardes, Autrichiens, Espagnols, Napolitains etc. pour mettre tout à feu et à sang, pour disperser cette assemblée nationale, qui a l'insolence de rendre aux hommes des droits imprescriptibles, et de rappeler des prélats ignorans, avides et luxurieux au desintéressement, à la pureté, à la simplicité de l'évangile: enfin, pour faire expier si cruellement à la France, les efforts qu'elle a faits pour se decaveçonner, que désormais, elle baise son mors et embrasse lâchement ses chaînes.

L'insigne mauvaise foi et l'imprudence de toutes les chenilles, qui distillent régulièrement tous les jours

ou toutes les semaines leur baye infecte sur les députés et sur les écrivains patriotes , m'ont donné de l'humeur , et j'ai voulu me convaincre par moi-même des grands et signalés services , que tout ce qui s'appelle *prince du sang* , a rendu à la nation depuis le commencement de la troisieme race. En voici un exposé fidele et succinct..

Après la mort de Robert , fils de Hugues-capet , Henri I , lui succeda , malgré les intrigues de la reine Constance. Alors le jeune Robert , son frere , qui sous le regne de son pere avoit mieux aimé partager l'exil et la fuite de Henri , que d'entrer dans les vues de sa coupables mere , se réunit avec elle , leve l'étendard de la révolte contre son frere et contre son roi , et le force à se retirer auprès du duc de Normandie.

Les princes du sang , ne font au-

cune sensation sous les regnes suivans. Mais dès le commencement du regne de Saint-Louis , on voit les comtes de Champagne , de Bretagne et de la Marche , les trois premiers seigneurs de l'état, et vraisemblablement très proches alliés de la famille royale , se liguier ensemble , et susciter révoltes sur révoltes , et factions sur factions..

Deux regnes après , le comte de Valois , oncle de Louis X , surnommé Hutin , fait conduire au supplice , un ministre utile et respectable , Enguerand de Marigny , surintendant des finances , dont le crime étoit d'avoir remis au prince , une grande partie des sommes résultantes des impôts et des décimes , et contre qui personne ne vint déposer , lors même qu'il fut arrêté.

Sous Philippe de Valois , Robert d'Artois , son beau frere , outré que

le roi n'eût pas décidé, en sa faveur, le procès sur la succession de l'Artois, employe la magie pour le faire périr, dépêche des scélérats pour l'assassiner, et réfugié en Angleterre, sollicite Edouard à fondre sur la France ; vient avec lui déchirer le sein de sa patrie et meurt d'une blessure reçue en combattant contre elle.

On peut mettre dans la même classe ce Charles d'Evreux, roi de Navarre, que ses vices et ses forfaits firent surnommer le *Mauvais*, et qui naquît pour le malheur de la France sa patrie. Gendre du roi Jean, cette alliance devint pour lui un moyen de plus de brouiller et de tout bouleverser, et sa vie ne fut qu'une suite de révolution, qu'un tissu de crimes, de perfidies et d'intrigues qu'il couronna en empoisonnant Charles V, et lui faisant expirer ainsi le tort qu'avoit eu ce prince dans sa jeu-

nesse de se lier avec un pareil scélérat.

Voyons Charles VI sous la tutelle de ses quatre oncles. Le duc d'Anjou, déjà odieux par ses vexations et ses violences (1), s'empare du trésor amassé par Charles V, et à force d'exactions, oblige le peuple à se révolter pour se défendre. Le duc de Berry, et le duc de Bourgogne se retirent à la fin de leur régence, après avoir eu l'audace de demander qu'on les dédommage de leurs dépenses.

(1) Cette époque ne doit jamais être oubliée des Parisiens. Après la bataille de Rosbec, l'armée victorieuse entra dans Paris, et punit par des exécutions sanguinaires et multipliées le courage qui avoit rétabli la nation, dans toutes ses *franchises, libertés, privilèges et immunités*, et le reste de la capitale après avoir vu le sang ruisseler dans les rues, ne fut épargné qu'en payant des amendes arbitraires, et en laissant avec un desespoir muet,

Le seul duc de Bourbon oppose une vertu stérile aux crimes, aux exactions des autres princes. Bientôt le duc d'Orléans, frère du roi, s'empare de l'autorité, et devient aussi odieux par de nouvelles impositions que ses débauches le rendoient méprisable. L'histoire n'a que trop fait connoître, et ses liaisons criminelles avec Isabeau de Bavière, et son assassinat par Jean-sans-peur, et celui de ce duc de Bourgogne par les gens du Dauphin, et les suites horribles des divisions de ces deux maisons. Il suffira de dire qu'il n'est point de révolte, point de troubles, point de guerre civiles à la tête desquels on ne trouve les princes du sang, sous ce règne à jamais déplorable, où une

rétablir les aides, le douzième denier, la gabelle et autres impositions; on délibéra même si on ne les rendroit pas perpétuelles.

reine criminelle , ambitieuse et dénaturée , nageoit dans les plaisirs et dans l'abondance , où les princes dévoient la substance du peuple , où les enfans du roi n'avoient souvent ni habit , ni nourriture , et où l'infortuné monarque n'étoit pas mieux traité (1).

Charles VII trouva dans son fils son plus cruel ennemi. Louis XI n'étant encore que Dauphin , se lie avec le duc d'Alençon , *prince du sang* , se révolte deux fois contre son pere , et mérite même qu'on le soupçonne d'avoir voulu l'empoisonner.

A peine est-il monté sur le trône que se forme l'orage , qui doit bientôt enfanter la guerre , connue sous le nom de *ligue du bien public*. A la tête de ce parti , sont le duc de

(1) Il resta plus de cinq mois sans se coucher , ni changer de linge.

Berry , frere du roi , le duc de Bourbon , et Charles , comte de Charolois , fils du duc de Bourgogne , tous deux *princes du sang* , dans les intrigues de ce regne affreux on retrouve encore *des princes du sang*. Le comte d'Armagnac et le duc d'Alençon , qui expierent , il est vrai , leurs révoltes , par une fin plus propre à faire haïr un tyran qu'à faire respecter un monarque.

Les commencemens de Charles VIII sont troublés par une guerre civile (1). C'est encore un *prince du*

(1) Aux états généraux tenus sous la minorité de ce roi , un personnage qu'on ne nomme point , mais que les historiens disent être un prince , dit en pleine assemblée : « je connois les VILAINS, s'ils ne sont opprimés , il faut qu'ils oppriment. Otez leur le fardeau des tailles , vous les rendrez insolens, mutins , insociables : ce n'est qu'en les traitant durement qu'on peut les contenir dans le devoir ».

sang qui leve l'étendard de la révolte. C'est ce même Louis XII, qui depuis mérita, par sa bonté seule, que l'histoire oubliât ses fautes et ses foiblesses.

Sous François I, la vengeance implacable de Louise de Savoie, qui ne pardonnoit pas au connétable de Bourbon, d'avoir dédaigné les avances d'une femme sans pudeur, porta ce prince à la révolte. Le ressentiment du *taciturne* (1) connétable, pour être jusqu'à un certain point plus digne d'excuse, n'en mit pas moins la France à deux doigts de sa perte.

Sous François II, commencent ces funestes guerres de religion qui épuisèrent si long-temps le royaume d'hommes et d'argent, et qui furent

(1) C'étoit ainsi que l'appelloit Louis XII, dont les pressentimens ne furent que trop vérifiés.

sur le point de placer une nouvelle race, celle des Lorrains, sur le trône de nos rois. La religion n'est que le prétexte dont se servent les deux partis, et ne fait que donner un caractère plus atroce et une horrible activité à leurs fureurs et à leurs vengeances. Le roi de Navarre, et le prince de Condé sont à la tête des rebelles, et les Guises soutenus par leurs talens, leurs intrigues et la protection de Catherine de Médicis, leur disputent la funeste gloire de déchirer, d'ensanglanter le sein de la patrie et de perpétuer ses malheurs.

Lorsque Henri IV combat pour reconquérir son héritage, c'est encore *un prince du sang*, le cardinal de Bourbon, qui par sa foiblesse ambitieuse, retarde le moment où ce bon roi doit commencer à fermer les plaies de la France, et un autre cardinal de Bourbon, fils du prince de Condé tué à

Jarnac, est, sinon l'ame, au moins le prétexte de l'intrigue qui se forme et que Henri IV étouffe, en s'assurant de sa personne.

Ceux qui ont lu les mémoires de Sully, se rappellent combien ce bon roi eût à se plaindre des intrigues du comte de Soissons, qui cependant ne paroît avoir trempé, ni dans la révolte de Biron, ni dans celle du comte d'Auvergne.

A peine un exécrationnable assassin a-t-il tranché les jours de Henri, que les troubles recommencent. Henri, prince de Condé, le duc de Vendôme, et le grand-prieur de France, fils naturels du dernier roi, prennent les armes, et en 1617, on comptoit déjà la quatrième guerre civile allumée sous ce regne, par l'ambition des princes et des seigneurs.

Gaston, ce prince foible et nul,

qui sacrifioit ses amis pour faire sa paix , se révolte cinq fois , et le comte de Soissons tué à la bataille de la Marfée , ne cesse sous ce regne d'intriguer , de soulever les mécontents , de traiter avec l'Espagne , et de tramer de nouvelles conspirations , en jurant une fidélité inviolable.

Tout le monde sait combien la minorité de Louis XIV fut orageuse , et la part qu'eurent les Princes du sang à tous ces troubles , est trop connue pour que je m'arrête à raconter tous les maux que firent à la France la hauteur et l'ambition de Condé (1),

(1) C'est ce héros , si vanté comme guerrier , et qui long-temps fut si peu estimable comme homme , et comme citoyen , qui pendant le siège de Paris , et après une action sanglante se permet cette plaisanterie barbare , que ses victoires n'ont pu faire oublier : *une nuit de Paris réparera tout cela.*

les variations de Conti, la médiocrité du duc de Longueville, les intrigues et les galanteries de sa femme, la fougue du grossier duc de Beaufort, etc. etc. Il suffira de dire que ces révoltes inspirerent à Louis XIV, ce système dont il ne se départit jamais, de ne donner aucune part dans le gouvernement *aux princes du sang*, et de tenir ses propres enfans toujours éloignés des affaires.

Je ne m'arrêterai pas à tracer les portraits *des princes du sang* sous le regne de Louis XIV. L'humeur impérieuse de ce soudan, enchaîna, sans doute, leurs talens, et contint leur inquiétude. Ceux qui voudront se faire une idée de leur nullité, de leurs ridicules amusemens, de leurs dévotions plus pitoyables encore, de la bassesse avec laquelle ils rampoient aux pieds de la veuve Scarron, n'ont qu'à consulter les mémoi-

res du duc de Saint-Simon, et les lettres de la duchesse d'Orléans, mère du régent.

Louis XIV meurt enfin accablé, et de sa gloire et de ses revers, entre un jésuite et une vieille dévote. Le régent prend les rênes du gouvernement. Le premier orage qu'il a à dissiper, est le complot des bâtards de Louis XIV, qui, de concert avec le roi d'Espagne, veulent le dépouiller de la régence; et ce régent lui-même, quel tableau l'histoire nous en fait! Inconstant, faux, sans caractère, sans principes, ni politique, ni moraux, sans goût plutôt que sans capacité pour les affaires, toujours sacrifiées aux plaisirs scandaleux, et souffrant que l'infamie de son protégé Dubois rejaillît sur lui, ses défauts et ses vices rendirent inutiles ses lumières, ses talens et ses qualités brillantes, et la France livrée

par lui aux systèmes meurtriers d'un étranger avide et corrompu, convulsée par les suites funestes de la banqueroute de Law, pleure, dans un épuisement dont elle n'a jamais pu se remettre, sa folle confiance en l'impéritie d'un chef insouciant, tandis que ses filles, enchérissant sur les débauches de leur pere, affichent avec le cynisme le plus repoussant des scènes de luxure, dont la seule Messaline avoit donné l'exemple.

Au régent succede le duc de Bourbon, du ministere duquel les mémoires du duc de Richelieu et ceux de Duclos font un portrait si effrayant, et dont la maîtresse, madame de Prie, vendoit publiquement les graces de la cour, insultoit à la misere des peuples par son faste scandaleux, et en présence des courtisans, troupeau toujours vil et toujours lâche, essuyoit son derriere avec les remontrances du parlement.

Je passe sous silence un comte de Charolois , tuant de sang-froid les malheureux qui se présentoient au bout de son fusil , un comte de Clermont , moine - général , sous lequel nos soldat furent *tondus*, *les princes du sang* faisant bassement leur cour à une prostituée , à madame du Barry , pour obtenir leur rappel à la cour : leur faste , leurs dépenses , leurs dettes monstrueuses acquittées aux dépens de l'état , leurs hauteurs , leurs vexations , toujours sûres de l'impunité ; enfin , leur plat mémoire au moment de la révolution , leur fuite qui sembloit annoncer qu'ils se rendoient justice , et tant d'autres faits , dont l'équitable postérité se chargera d'apprécier la nature.

Dans cette longue liste de *man-geurs d'hommes* , on ne sait si l'on doit être plus étonné du petit nombre de héros qui s'y rencontrent , ou

plus indigné de la multitude de scélérats , de tyrans , d'intrigans , de rebelles , d'êtres nuls , jaloux , ennemis des talens , persécuteurs , avides et dissipateurs. Et voilà les hommes qui , dans ce moment se donnent pour les défenseurs de l'autorité royale ! Qui ne voit que dans tous les temps ils en furent bien plutôt les plus cruels ennemis ; que dans tous les temps ils se liguerent contre elle , non dans le dessein de soulager le peuple , prétexte spécieux et toujours menteur , mais dans le dessein d'enchaîner le pouvoir , de le partager , d'en abuser pour piller et dévorer , et de régner enfin sous le nom du monarque foible ou abusé. Et voilà ceux qui font la splendeur et le soutien du trône , eux qui n'ont rien oublié pour en ternir l'éclat , et pour en ébranler les fondemens..... Mais des réflexions ultérieures seroient inutiles , et tombe-

roient dans la déclamation. Je les accuse l'histoire à la main. J'invite les bons François à la consulter, et à voir si j'ai altéré un seul fait. Leurs partisans traiteront encore de libelle ces pages véridiques. Mais à qui est la faute, de l'écrivain qui trace fidèlement ses portraits d'après la vérité, ou des hommes dont l'histoire n'a pu conserver la mémoire, sans la frapper d'une flétrissure ineffaçable ? *Pourquoi avez vous peint Louis XI comme un tyran, demandoit Louis XIV à Mézeray ? Pourquoi l'étoit-il, répondit le courageux historien ?*

Résumons. Point de troubles en France qui ne trouvent leur origine dans l'ambition des princes du sang (1);

(1) On en peut dire autant de la plupart des grands, et l'histoire de France ne contient guere que le récit de leurs prétentions, de leurs intrigues, de leurs révoltes, de leurs usurpations etc.

point de révolte dont ils n'ayent été l'ame ; point de guerre civile à la tête desquels on ne les voyent ; point de vexation qui n'ait été commise par eux , de grands maux , de grandes playes faites à la mere commune , peu ou presque point de services , et ces services vendus au plus haut prix ; voilà en deux mots l'histoire des *princes du sang françois* , et c'est-à peu de chose près , celle des *princes du sang* chez tous les peuples soit anciens , soit modernes.

DES REINES

D E

F R A N C E.

BAYLE à l'occasion d'une princesse , qui fit beaucoup de mal à la France , observe que le très grand nombre de nos reines a été vicieux et funeste , et il en donne pour raison que les princesses étant ordinairement des étrangères , il n'est pas étonnant qu'elles n'ayent presque jamais le cœur françois.

Cette remarque a piqué ma curiosité. Je me suis amusé à parcourir l'histoire de nos reines et de nos princesses , en me bornant seulement à celles qui étoient étrangères , et
voici

voici, lecteur, quel est le résultat de mes recherches.

Je prévien que je ne m'engagerai pas dans l'histoire des deux premières races, quoique Frédegonde et Brunehaut y jouent un grand rôle; je me borne à la troisieme.

Après que le despotisme insolent de la cour de Rome et la lâche soumission des évêques français eût forcé le doux et timide Robert, à se séparer d'une épouse dont la beauté et plus encore l'heureux caractere faisoit son bonheur, l'impérieuse Constance d'Arles, remplaça la douce, aimante et trop sensible Berthe.

Dès ce moment il n'y eut plus de paix ni de repos pour le bon roi. La nouvelle reine d'un caractere fier et emporté, sourde à la raison et à l'équité, sacrifioit tout à ses passions et à ses caprices, et se rendit insupportable à tout le monde.

A peine parut-elle à la cour, qu'on y vit tout changer de face ; au lieu de cette simplicité respectable, de cette aimable modestie, de cette gravité de mœurs qui y regnoient, et qui faisoient le caractère du souverain de la nation, on ne vit plus que des courtisans étourdis, sans mœurs et sans décence, des plaisirs vifs et bruyans, des farceurs de toute espece, des danseurs, un luxe extraordinaire dans les habits et dans les équipages, qui répondoient par leur singularité et leur bizarrerie à la conduite de ceux qui s'en paroient. Cela passa jusqu'aux armes, aux bottines, aux hauts-de-chausses, aux enharnachemens des chevaux même. Glaber Raoul remarque que ceux que la reine amena à la cour avoient la tête à moitié rasée, et étoient sans barbe, *semblables*, dit-il, *à des histrions, ou à des bateleurs.*

Elle prétendoit que tout lui passât par les mains ; ensorte que si Robert accordoit quelque grace sans qu'elle s'en fut mêlée, il disoit ordinairement à ceux qu'il gratifioit de ses bienfaits : *je vous accorde ce que vous me demandez ; mais faites ensorte que Constance n'en sache rien.*

Hugues de Beauvais , devenu premier ministre de Robert , qui lui avoit donné toute sa confiance , pour en aider sa foiblesse , contre les entreprises continuelles de la princesse , ne tarda pas à blesser l'altiere et vindicative Constance , qui le fit assassiner dans une partie de chasse , sous les yeux et aux côtés du roi même , auquel les assassins se contenterent de faire une humble révérence.

Robert avoit eu quatre fils de Constance , Hugues , Henri , Robert , Eudes. De ces quatre princes , Robert

étoit le seul qui eut trouvé grace à ses yeux. Hugues , l'aîné de tous et déjà couronné , se vit refuser les choses les plus nécessaires à son état et à sa naissance , et fut tellement couvert d'insultes par son impitoyable marâtre , qu'il fut obligé de s'exiler. Henri fut encore plus mal-traité ; il fut long-temps errant , sans suite , sans secours , sans asyle , réduit à vivre en aventurier , arrêté comme tel et relaché à peine. Hugues meurt , Henri succède à tous ses droits. Constance alors employe crédit , intrigues , menaces , et forme en faveur de son bien-aimé Robert , un parti si puissant , qu'il pensa entraîner la chute des Capets. Robert ne seconda pas avec assez d'activité les noirs projets de cette mégere , qui le persécuta lui-même pour le punir d'être moins méchant qu'elle. Les deux freres se réunirent et armerent

contre leur pere , qui n'eut pas de peine à leur pardonner une démarche dont il connoissoit la cause aussi bien qu'eux.

Enfin l'infortuné Robert vient à mourir ; Constance opiniâtre dans sa haine , souleve contre son successeur la meilleure partie du royaume , s'empare des meilleures places , force le Roi à la fuite , et il ne tint qu'à son frere de faire passer la couronne sur sa tête. Heureusement le jeune Robert eût horreur lui-même d'une mere qui vouloit détruire ses deux fils l'un par l'autre ; il se réconcilia avec le roi , et Constance mourut de dépit de voir éteindre le feu de la division qu'elle avoit cherché à allumer entre deux freres.

On n'a point de détails satisfaisans sur Berthe premiere femme de Philippe I. On voit cependant qu'elle étoit imperieuse et qu'elle vouloit que les

loix et les droits se tussent devant elle. Il faut au reste qu'elle fut parvenue à déplaire vivement au roi, qui la repudia sous prétexte de parenté. Car il ne voulut jamais de réconciliation avec elle, et la relegua dans un bourg où elle mourut dans la dernière misere.

On ne peut gueres justifier Louis VII de la faute qu'il fit, en laissant échapper deux provinces aussi importantes pour la France, que le Poitou et la Guyenne, et les pratiques de piété d'un moine couronné ne pouvoient pas trop être du goût d'une femme jeune et coquette, telle qu'Eléonore. Il paroît cependant qu'une des causes de leur mésintelligence fut l'ambition de la reine, dont le caractere vif et remuant vouloit dominer, et qui voyoit avec peine le crédit de l'abbé Suger sur l'esprit du foible monarque. Ce qui paroît

encore assez attesté par l'histoire , c'est la coquetterie d'Eléonore , dont la conduite très-imprudente , pour ne pas dire irrégulière , scandalisa toute la ville d'Antioche. Il n'est pas invraisemblable qu'Eléonore , devenue amoureuse de Henri , duc de Normandie , depuis roi d'Angleterre , qu'un écrivain contemporain (Pierre de Blois) nous peint comme le plus bel homme de son temps , eût provoqué le ressentiment d'un mari jaloux , par des imprudences affectées , et eût trouvé moyen de satisfaire sa passion aux dépens de l'honneur de son époux et des intérêts de l'état. Quoiqu'il en soit , on sait que ce divorce eut des suites très-funestes à la France , et l'on peut ranger Eléonore au nombre des princesses dont elle a beaucoup à se plaindre.

Ce qui paroît venir à l'appui de ce que nous venons de dire , c'est qu'E-

léonore ne vécut pas mieux avec son nouvel époux , qu'elle fit le malheur de sa vie , qu'elle chercha à soulever le fils contre le pere , et devenue jalouse de la jeune Clifford , à qui ses charmes et ses qualités avoient fait donner le nom de Rosamonde , et gagné le cœur du roi , elle trouva le moyen de pénétrer dans les détours du château de Voodstooch , qu'Henri II avoit fait bâtir pour elle , dans le dessein de la soustraire à la rage d'Eléonore , parvint jusqu'à son appartement , l'accabla des plus violens reproches , lui présenta le poison préparé de sa main , la força de le prendre , et se livra au barbare plaisir de la voir expirer sous ses yeux. Enfin cette nouvelle Hélène fut la source funeste d'une guerre de quatre cens ans entre la France , et l'Angleterre.

Alix de Champagne , épouse de

Louis-le-Jeune , après la mort de son mari , cherche à se former un parti , et se cantonne dans ses places , parce que le mariage de son fils avec la fille de Philippe (1) , comte de Flandres , rapproche ce seigneur de l'administration des affaires , et qu'elle vouloit dominer , et bientôt cette bru , devenue reine à son tour , épouse les intérêts de son pere , et ne s'en détache qu'après avoir exposé la France par cette inévitable partialité.

Quelque chose que les historiens aient rapporté des liaisons de Blanche de Castille avec Thibault , comte de Champagne , je me garderois bien de lui reprocher une passion qu'elle n'avoit peut-être pas d'abord encouragée , mais dont elle sut habilement

(1) Isabelle de Haynault.

profiter pour l'avantage du royaume et la tranquillité de la régence ; mais on lui reprochera d'avoir donné aux grands , au clergé et au peuple un prétexte spécieux de révolte , en confiant un pouvoir sans réserve à un prêtre Italien , qu'elle avoit fait premier ministre , et dont les liaisons avec elle firent autant murmurer que le firent depuis celles d'Anne d'Autriche et du cardinal Mazarin. Ce qu'on lui reprochera encore , c'est d'avoir porté si loin la passion de la domination , que dans la crainte que Marguerite de Provence , femme de saint Louis , ne prit quelque ascendant sur son mari , et ne lui fit perdre le pouvoir extraordinaire qu'elle avoit sur l'esprit de son fils , elle lui donna mille chagrins , et permit à peine au roi de lui donner des preuves de son amour. « Blanche , dit Joinville , ne vouloit « pas souffrir que le roi antast , ny

« fust en la compagnie de sa fem-
 « me , ains le défendoit à son pou-
 « voir. Et quand le roi chevauchoit
 « aucunes fois par son royaume, et
 « qu'il avoit la royne Blanche sa mere
 « et la royne Marguerite sa femme ,
 « la royne Blanche les faisoit sépa-
 « rer l'un de l'autre , et n'étoient ja-
 « mais logés ensemblement. Il advint
 « un jour qu'eux étant à Pontoise , le
 « roi étoit logé au-dessus du logis de
 « la royne sa femme , et avoit ins-
 « truit ses huissiers de salle en telle
 « façon , que quand il vouloit aller
 « coucher avec la royne sa femme ,
 « et que la royne Blanche vouloit ve-
 « nir en la chambre du roi ou de la
 « royne , ils battoient les chiens , afin
 « de les faire crier ; et quand le roi
 « l'entendoit , il se mussoit de sa mere.
 « Si trouva celui jour la royne Blan-
 « che , en la chambre de la royne ,
 « le roi son mari qui l'étoit venu voir ,

« parce qu'elle étoit en grand péril
 » de mort , à cause qu'elle s'étoit
 « blessée d'un enfant qu'elle avoit
 « eu , et le trouva caché derrière la
 « royne , de peur qu'elle ne le vit.
 « Mais la royne Blanche sa mere
 « s'aperçut bien , et le vint prendre
 « par la main , lui disant : venez-
 « vous en , car vous ne faites rien
 « ici ; et le sortit hors sa chambre.
 « Quand la royne vit que la royne
 « Blanche separoit son mari de sa
 « compagnie , elle s'écria à haute
 « voix : *helas ! ne me laisserez vous*
 « *voir monseigneur , ni en la vie ,*
 « *ni en la mort ?* Et ce disant elle
 « se pâma , et oui doit on qu'elle fut
 « morte , et le roi qui ainsi le croyoit ,
 « y retourna l'avoir subitement et la
 « fit revenir de pamoison » On peut
 juger par ce seul trait jusqu'où l'im-
 périeuse Blanche pousoit la tyrannie
 sur les deux époux , et l'on se rap-
 pelle ,

pelle, que madame de Maintenon en agissoit à-peu-près de même avec le duc et la duchesse de Bourgogne.

La tragédie de Marie de Brabant, seconde femme de Philippe-le-Hardi a rappelé au public l'aventure de la Brosse, qui accusa la reine d'avoir fait empoisonner le fils aîné du roi, pour ouvrir à ses enfans le chemin du trône. Il y a toute apparence que cette aventure ne fut qu'une jalousie d'autorité entre le malheureux la Brosse et la jeune reine, et que sa mort fut l'ouvrage d'une intrigue entr'elle et les grands, révoltés de la faveur et du crédit sans bornes d'un homme sans naissance. Ce qu'il y a de certain, et c'est une circonstance qu'on doit à Guillaume de Nangis, c'est que la mort de la Brosse causa au peuple une extrême surprise, parce qu'on en ignoroit les motifs, et qu'elle

fut même suivie de plaintes et de murmures. Ce qui peut nous inspirer encore quelque doute sur la légitimité de son supplice , c'est qu'il eut ses ennemis pour juges ; savoir , les barons du royaume ; présidés par le duc de Brabant , frere de la reine.

On a prétendu que Jeanne de Navarre , femme de Philippe-le-Bel , fondatrice du college de Navarre , fut d'une incontinence sans exemple , que pour satisfaire ses passions , elle se livroit à des écoliers , et qu'ensuite pour éviter leur indiscretion , elle les faisoit jeter dans la Seine ; et que le célèbre Buridan fut le seul qui échappât de ce péril , en même temps de quoi il inventa ce fameux sophisme qu'on appelle l'âne de Buridan. Mais ces imputations injurieuses ne sont pas mieux prouvées que celles dont des princesses

plus modernes ont été l'objet.

Marguerite de Bourgogne , première femme de Louis , dit Hutin , se livra , ainsi que Blanche et Jeanne de Bourgogne , ses deux belles sœurs , aux désordres les plus scandaleux. Marguerite et Blanche furent convaincues d'adultère , et furent renfermées ; ainsi que Jeanne de Bourgogne , dans différens châteaux. Marguerite étoit peut-être la plus coupable ; ce qu'il y a de sûr c'est qu'elle fut la plus maltraitée , car elle fut étranglée avec une serviette en 1315.

(N. B.) Une observation importante , c'est que dans la première branche de la troisième race ; à compter depuis la mort de Blanche de Castille , les reines eurent fort peu de part aux affaires. Le système de gouvernement établi par saint

Louis, qui reconnut peut-être que sa mere avoit eu trop de pouvoir, l'établissement des pairs, et la fixation du parlement donna une sorte d'exclusion aux reines, qui ne s'occupèrent gueres d'autre chose que des travaux, des plaisirs ou des amusemens conformes à leur sexe, jusqu'au malheureux regne de Charles VI, qu'on vit renaître l'empire des femmes à la cour.

Nous arrivons à cette Isabeau de Baviere, la furie de la France, la fléau de ses sujets et l'horreur de la postérité, dont le nom est devenu le plus cruel châtiment que l'opinion publique puisse infliger à celles qui lui ressembleroient, violente, avare, emportées, toujours à la tête d'un parti, tantôt dans l'un, tantôt dans l'autre; et ne se servant de son crédit que pour renverser le trône où elle étoit indigne de s'asseoir, les désor-

dres de sa conduite égaloient les vices de son cœur.

Reine tyrannique, écrasant ses peuples sous un joug de fer et sous le poids des impôts, épouse infidèle, et femme sans pudeur, cherchant dans ses débauches le scandale, pour ainsi dire; encore plus que le plaisir; mere sans entrailles, ou plutôt abominable marâtre, elle fut l'artisan de tous les troubles qui signalent ce regne désastreux, consacra par son exemple et son approbations, les assassinats, les ligue, les contreligues, les pillages et les incendies, réunie les horreurs des guerres civiles et des guerres étrangères, fit ruisseler dans Paris et dans le royaume le plus pur sang de l'état, et se ligu avec les étrangers contre son propre fils pour faire assoir l'héritier d'Angleterre sur le trône de France; enfin, abandonnée du duc de Bourgogne,

méprisée des Anglois , detestée de tous les François , desespérée des succès de son fils , elle mourut dans la rage , la misere et l'opprobre , laissant une mémoire à jamais detestable , à jamais detestée.

Quoique Anne de France , fille de Louis XI n'aye jamais été reine , le rôle brillant qu'elle joua après la mort de son pere mérite qu'on en dise un mot. Quoique Brantôme plus voisin d'elle n'en fasse pas un portrait fort avantageux , cependant on ne peut lui refuser la gloire de s'être démêlé plus adroitement que Louis XI , lui-même des embarras où elle se trouva dans sa régence. Son exemple prouve que , si l'éducation des femmes princesses , comme particulieres étoit mieux entendue et dirigée vers un but plus solide , nos rois pourroient trouver en France aussi bien qu'il-

leurs , des épouses dignes de leur cour et de leur trône.

Anne de Bretagne avec beaucoup de qualités estimables n'eut jamais celle d'être bonne Françoisse. Je ne parle point de ses hauteurs et de son opiniâtreté qui firent souvent souffrir le bon Louis XII , ses intelligences avec les monstres portant alors la thiaie, ennemis déclarés de la France, intelligences si certaines que Jules lançant un interdit sur la France excepta la Bretagne, la peine que lui causoit la réunion de cette province à la couronne , les précautions qu'elle prenoit pour la demembrer, Tous les efforts qu'elle fit pour empêcher le mariage de madame Claude sa fille ainée avec François I , et pour déterminer le roi à la donner à Charles d'Autriche depuis Charles V , afin de rendre, disoit-elle au fils ce qu'elle avoit ôté au pere (Maximilien) en

épousant Charles VIII , l'opiniâtreté avec laquelle elle s'obstina dans ce dessein au point que le mariage de François I ne pût avoir lieu tant qu'elle vécut , sa conduite avec le maréchal de Gié , qu'elle poursuivit avec un acharnement incroyable pour avoir arrêté ses équipages qu'elle envoyoit à Nantes dans la persuasion de la mort prochaine de Louis XII , et qui n'avoit fait que remplir les devoirs d'un premier officier de la couronne , et d'un sujet fidele en conservant à la France des richesses immenses , tous ces faits prouvent assez qu'elle n'eut jamais le cœur bien François.

Je ne m'arrêterai pas long-temps sur Louise de Savoie , mere de François I , et parce qu'elle ne fut pas reine , et parce qu'elle est trop connue. Quoiqu'à titre d'étrangere et d'étrangere funeste à la France ,

elle eut bien mérité une place dans cette galerie.

Qui peut ignorer en effet et ses rivalités avec Anne de Bretagne , et son ambition , et son avarice , et ses prodigalités , et le supplice de Semblancay , et la vénalité des charges où elle eut tant de part , et sa haine contre Lautrec , à cause de la perte du Milanès et de tant d'or et de sang répandus , et les extrémités où sa vengeance porta le connétable de Bourbon , dont le crime étoit de s'être refusé aux agaceries amoureuses d'une femme de 45 ans , aux dépens du sang le plus pur , de la captivité du roi , et des sommes immenses qu'il en coûta pour sa rançon.

Claude de France , fille de Louis XII et femme de François I , persécutée par cette même Louise de Savoie me fournira cette reflexion ; c'est que presque toutes les princesses

françoises qui ont monté sur le trône ont été bonnes et populaires.

Après Frédégonde et Brunehaut , notre histoire n'offre point de princesse de laquelle on ait dit tant de mal que de la fameuse Catherine de Médicis , et qui ait mieux mérité tout le mal , qu'on en a dit. Ambitieuse , dissimulée , prodigue , sanguinaire , et toujours prête à changer d'intérêts et d'amis , flattant , tantôt les Guises , tantôt les protestants , s'unissant tantôt avec les uns , tantôt avec les autres ; écrivant au prince de Condé pour le remercier d'avoir pris les armes contre la France , sa passion fut celle de dominer. Et c'est à elle qu'il faut rapporter en dernière analyse tous ses crimes toutes ses bonnes ou mauvaises actions , indifférente sur toutes les religions elle croyoit à l'astrologie et à la magie. Elle eût la plus grande

part au massacre de la Saint-Barthelemi. Rien ne la peint mieux que l'éducation de ces enfans. Des combats de coqs , de chiens , et d'autres animaux étoient une de leurs récréations accoutumées. Pour les endurcir contre la compassion et la clémence , elle les menoit aux exécutions les plus extraordinaire qui se fissent en place de grève. Pour les rendre aussi lascifs que sanguinaires , elle donnoit de temps en temps de petites fêtes , où ses filles d'honneur , les cheveux épars , couronnés de fleurs , servoient à table demi-nues. Son exemple ne leur préchoit pas moins le libertinage. Trollus-de-Mesgonez , le cardinal de Lorraine , le duc de Nemours et le vidame de Chartres , François de Vendôme et plusieurs autres furent , dit-on , les consolateurs de son veuvage.

Un des plus grands reproches que

la France ait à faire à sa mémoire ; c'est d'avoir apporté de sa patrie cet esprit machiavelique et ce degré de corruption , qui regnoit en Italie , d'avoir commencé à donner aux femmes une trop grande part aux affaires , et de leur avoir appris à trafiquer de leurs faveurs dans un motif absolument politique , d'avoir amené avec elle cet légion de bateleurs , d'histrions et d'empoisonneurs qui infecterent les mœurs nationales , d'avoir été ainsi la premiere et principale cause de la dépravation profonde , et de l'avisement ou tomba la nation sous son regne , et sous les regnes , non moins désastreux qui le suivirent. (1) Quant aux empoisson-

(1) Voyez *la Galerie du seizieme siecle* par M. de Mayer , chez Moutard , rue du Mathurins , et le nouvel ouvrage de M. l'abbé Brizard , intitulé *du massacre de la*
nement

nement qu'on lui reproche , ces imputations peuvent être l'effet de l'esprit de parti , mais elles annoncent toujours l'idée qu'on se faisoit d'elle. Enfin on ne pourra la justifier d'être parvenue à régarder ses enfans comme ses plus grands ennemis des qu'ils voulurent regner sans elle , et d'avoir voué à Henri IV , une haine si active et si constante qu'on ne conçoit pas comment ce prince a pu échapper au massacre de la Saint-Barthelemi. Le lecteur ne sera peut-être pas fâché de trouver ici le portrait qu'en trace Voltaire dans la Henriade , chant II.

« Chacun de ses enfans, nourri sous sa tutelle,
« Devint son ennemis, dès qu'il regna sans elle.

Saint-Barthelemi , ouvrage très intéressant , dont le but est de laver la nation françois de cette tache infamante. Chez Garnery , rue Serpente No. 17.

- « Ses mains autour du trône, *avec confusion*,
- « Semoient la jalousie et la division.
- « Opposant sans relâche avec trop de prudence,
- « Les Guises aux Condés et la France à la France.
- « Toujours prête à s'unir avec ses ennemis,
- « Et changement d'intérêts, de rivaux et d'amis
- « Esclave des plaisirs, mais moins qu'ambitieuse,
- « Infidèle à la secte, et superstitieuse,
- « Possédant en un mot pour n'en pas dire plus,
- « Les défauts de son sexe, et peu de ses vertus.»

A peine Henri IV eut-il épousé une Médicis; malgré la précaution que ce nom devoit inspirer, qu'il eût à se repentir de son choix; Marie, d'un esprit présomptueux, étroit, entêté, avoit le gout des intrigues; cette politique italienne qui consiste à faire des partis et à les diviser; mais elle ignoroit l'art de les réunir en sa faveur le roi l'accusoit d'être fiere, défiante, orgueilleuse, amie du faste et de la dépense; paresseuse et vindicative. Ceux qui connoissent les mémoires de

Sully savent combien le pauvre Henri IV eut à se plaindre de l'humeur jalouse, aigre et grondeuse de marie de Médicis; elle s'emporta un jour au point de vouloir le frapper, si Sully ne lui eut retenu le bras avec assez de vivacité pour l'en empêcher, livrée à Conchini et à la Signora Galigaï, dont les perfides conseils causoient la mésintelligence des deux époux, elle fit acheter bien cher à Henri IV la nécessité où les raisons d'état et le besoin d'un successeur l'avoient mis de se marier.

L'horrible parricide de Ravallac ravit Henri IV à la France sur les quatre heures après midi. A six heures du même jour, la reine avoit pris toutes les précautions nécessaires pour faire rendre l'arrêt qui la déclara régente et dès le lendemain elle se rendit au Parlement pour y faire confirmer par la bouche du roi âgé de dix ans.

l'arrêt du parlement et la régence qui fut jointe à la tutelle. Je suis bien éloigné de donner quelque ressentiment aux bruits injurieux qui coururent alors, et qui accusèrent Marie de Médicis d'avoir trempé dans l'assassinat du roi son mari. Toujours est-il certain que la promptitude avec laquelle elle se consola parut au moins violer toutes les bienséances. Marie devoit au moins respecter la mémoire de son époux, en ne prenant pas aussi rapidement qu'elle le fit un système de gouvernement entièrement opposé au sien. La mort du roi fut l'époque précise de la disgrâce de Sully et de l'élevation scandaleuse de Conchini. La cour changea de face, le gouvernement de maximes, l'ordre qu'avoit établi Henri IV fut renversé : ses sages avis oubliés ou plutôt contrariés avec une affectation choquante, ses trésors

dissipés (1) ses fideles serviteurs éloignés, ses alliances abandonnées pour en prendre de nouvelles et de toutes opposées. La France triomphante et maîtresse de l'Europe, se vit presque réduite sous la direction des Espagnols (2) et des agens de la cour de Rome, qui furent les oracles de la régence. Les Jésuites dont Henri-IV avoit recommandé à la reine d'empêcher l'accroissement et de surveiller l'adroite et ambitieuse politique; demandèrent à l'occasion d'une querelle sur les droits et les libertés de l'église gallicane; et obtinrent qu'il leur fut permis (3) d'écrire, et qu'il fut

(1) Vingt et un millions que l'économe Sully avoit amassés à la Bastille.

(2) C'est ce qui est arrivé en France depuis le funeste traité de Versailles et de 1756 fait avec la Maison d'Autriche.

(3) Comme depuis sous de Louis XIV.

défendu de leur répondre. Enfin la reine vint à bout de mécontenter les protestans, de rallumer les guerres de religion, de soulever les princes du sang, d'aigrir les cours supérieurs; d'indisposer le peuple qui gémissoit sous un joug étranger, de diviser le royaume, et d'aliéner son fils même³, qui quoique jeune et presque enfant cherchoit un vengeur à son autorité usurpée. Bientôt après on la vit armée contre son fils; ne plus s'occuper que de ligue et de cabales, et déjouée par un courtisan plus fin qu'elle, par le cardinal de Richelieu, qui la força de sortir du royaume, et d'aller mendier un azile, où elle mourut dans la plus déplorable misère.

L'opiniâtreté avec laquelle Anne d'Autriche soutint le Cardinal Mazarin contre le vœu de tout le royaume et les maux que causa à la

France cet entêtement poussé à un excès qui fit soupçonner la nature de leurs liaisons, sont trop connus pour que j'insiste sur la vie de cette reine, née étrangere et très-malheureuse avec son mari; elle préféra le vain orgueil de soutenir l'étranger au bonheur de plaire aux français, et d'assurer la paix du royaume, et fut cause de tous les troubles de la Fronde, et en mariant son fils avec une Espagnole, prépara à l'ambition de Louis XIV un prétexte qu'il ne manqua pas de saisir, et qui arma contre lui toute l'Europe. Je trouve dans l'histoire de cette princesse un trait qui fait horreur, et qui annonce l'insensibilité la plus barbare. Ce Conchini laissoit un fils âgé de neuf à dix ans. Il étoit aimable de figure et de caractere; *je suis né pour porter la peine de l'orgueil de mon pere,* disoit le pauvre enfant à ceux qui

L'exhortoient à souffrir patiemment l'affreux état où il étoit réduit. Pénétré de désespoir il ne vouloit ni boire ni manger. Le comte de Fiesque en eut pitié , et le conduisit dans son appartement. La *jeune* reine ayant appris qu'il étoit au louvre , lui envoya des confitures et ordonna qu'on le lui amenât. On lui avoit dit , que le petit Conchini dansoit avec beaucoup de grace , elle exigea qu'il dansât en sa présence. Le sang de son pere couloit encore , et l'on allumoit , pour ainsi dire , le bucher qui alloit consumer sa mere.

La fameuse Duchesse de Bourgogne , mere de Louis XV , passa pour avertir son pere le Duc de Savoye de toutes les mesures qu'on prenoit contre lui. Il ne lui étoit pas difficile d'en être instruite , car elle s'étoit rendue si agréable à Louis XIV , qu'elle entroît à chaque instant chez lui , l'a-

musoit de ses folies , fouilloit dans ses tiroirs , décachetoit ses lettres , ainsi que ceux de madame de Maintenon , assistoit même au travail que les ministres venoient faire avec le roi , et sous cet air d'extravagance cachoit infiniment d'adresse. On sait que le duc de Bourgogne fut infiniment malheureux avec elle , que son humeur galante causa plus d'un chagrin à son époux , et que ses caprices et ses indécences la rendirent la fable de la cour (1).

On se rappelle le malheureux succès qu'eut le siege de Turin pour

(1) Elle ordonnoit à ses laquais de la prendre par les deux pieds , et ils la trainoient ainsi sur son derriere nu ; les laquais se disoient l'un à l'autre : « allons nous divertir avec la duchesse de Bourgogne. » *Fragmens de lettres originales de mad. la duchesse d'Orléans, mere du Regent.*

laquelle la cour avoit prodigué les ressources de plusieurs campagnes. On trouve, à l'occasion de ce siège, dans un ouvrage de Langlet-Dufresnoy, qui a été cartonné par ordre du Gouvernement, une anecdote intéressante, qui en dira plus que je n'en puis dire (1).

« L'Auteur du siècle de Louis XIV, dit cet écrivain, n'a pas su tout le dénouement de ce siège. Le roi avoit résolu de se rendre maître de cette place importante; mais ce n'étoit pas assez, il falloit que Chamillard le voulût. Ce ministre, qui avoit fait refuser Vauban, s'avisa de prier l'électeur de Cologne, Joseph Clément de Bavière, de vouloir bien envoyer au siège, un ingénieur habile qu'il

(1) Plan de l'histoire générale et particulière de la monarchie Française.

avoit à sa cour , comme s'il en manquoit en France d'aussi expérimentés : il s'y rendit donc , et il écrivoit régulièrement la suite de ce siège. Par une de ses lettres , il marquoit : *nous touchons Turin du bout du doigt, nous tirons beaucoup , mais sans boules.* On n'en manquoit cependant pas. C'étoit moi qui recevoit les lettres ; ainsi je puis en rendre un témoignage certain. Que l'on fasse maintenant ses réflexions sur cet événement ».

On ne peut faire à l'épouse de Louis XV les mêmes reproches , puisque , loin de rien faire perdre au royaume , son mariage , qui ne fut cependant que l'effet d'une tracasserie de cour , et d'une vengeance de madame de Prie , contre l'infante , valut , à la France , la réunion de la Lorraine. Peut-être cependant, par son ignorance totale des usages et de l'esprit de la

nation , et sur-tout sur son ridicule bigotisme dont les courtisans surent habilement se servir pour l'engager à repousser Louis XV du lit conjugal et pour lui donner des maîtresses, a-t-elle fait autant de mal à la France que n'eût pu faire une reine plus occupée des intérêts de la famille et du pays qu'elle a quittés que de ceux de la nation où elle est admise.

Je ne dirai rien de Marie-Antoinette. Trop louée peut-être autrefois, trop dénigrée aujourd'hui, elle ne mérite vraisemblablement ni les éloges excessifs prodigués à la Dauphine, ni les atroces imputations dont la reine est l'objet. C'est à ceux qui nous suivront à en juger. *Suum cuique decus rependet aquâ posteritas.* (1) Je n'examinerai point si son attachement pour

(1) Tacit.

un frere à eu quelque part à l'épuisement de nos finances et aux sacrifices nouveaux que la France a faits à la maison d'Autriche. (1) Je me contenterai d'observer qu'il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de dépouiller sans réserve tout sentiment de tendresse pour le pays qui nous a vu naître, pour les parens qui ont fourni à nos premieres caresses, pour ceux qui ont les premiers développé dans notre cœur ces affections aimantes, qui font le bonheur de tous les hommes, d'oublier toutes les relations de fille, de sœur, de parente, de compatriote. Il semble même qu'un pareil oubli ne feroit guere d'honneur à l'ame qui en seroit capable. Que

(1) Consultez l'excellent ouvrage de M. Peyssonnel, intitulé : situation présente de l'Europe, nouv. édit. chez Buisson, hôtel de Coetlesquet, rue Haute-feuilles No. 20.

faire donc pour prévenir les dangers
 auxquels l'hymen d'une reine étran-
 gere expose un état ? c'est que le roi
 se marie dans son pays. Cette alliance
 pouvoit paroître peu digne du sang
 royal , dans un temps où il n'y avoit
 qu'un maître et des sujets. Ajour-
 d'hui où le roi n'est que le premier
 citoyen, il n'est point de prince qui
 se déshonore , en donnant sa main
 et son cœur à une citoyenne libre,
 et qui ne peut manquer d'avoir le
 cœur François. Je sais que c'est éveiller
 l'ambition de la famille où la reine se-
 roit choisie. C'est un mal sans doute ;
 mais c'en est un moindre que tous
 ceux qu'on a pu remarquer dans cette
 esquisse rapide ; et d'ailleurs , en ce
 cas on n'auroit à lutter que con-
 tre une famille ; au lieu que dans
 l'usage reçu , on a un ou plusieurs
 empires à craindre ou à combattre.
 L'un ameneroit quelquefois des tra-

casseries domestiques ; l'autre souvent des guerres , et presque toujours de ruineux sacrifices. Dans la première hypothèse , c'est à l'assemblée nationale d'enchaîner l'ambition de la famille préférée , par tous les moyens possibles. Dans la seconde , l'influence d'une reine qui n'a pas le cœur François sera toujours active et dangereuse. J'ai cru qu'il étoit utile de rendre cette idée publique. Elle est du moins assez importante pour mériter la discussion , et j'aurai peut-être au moins le mérite de donner à quelque publicite, ou quelqu'écrivain plus habile que moi l'occasion de traiter la question avec plus d'étendue et de succès.

N. B. Presque toutes les reines dont je n'ai pas parlé , sont mortes extrêmement jeunes.

F I N.

